

que ce ne sont pas toujours les mêmes niveaux qui vibrent. Et c'est vrai aussi lorsque l'on rencontre un ours, un hérisson ou une fleur. Se rendre compte de cela enrichit la relation à l'environnement, explique Paul Gailly. Les chakras, c'est un modèle de fonctionnement. On ne sait pas si c'est vrai ou pas, si ça marche ou pas, mais cela donne une autre vision que purement scientifique. Si tu regardes en mettant ces lunettes-là, tu comprends certaines choses. » Un autre atelier propose de construire une hutte à sudation, véritable moteur de la vie spirituelle des Indiens Lakota, suivi d'une cérémonie adaptée des traditions Navajo. « Mais ce n'est pas planant à ce point, tempère Paul. Ce sont davantage des moments de réflexion que des méditations au sens traditionnel de là-bas. On reste connectés à notre réalité.

D'ailleurs, ce qui revenait toujours : « Oui, mais que puis-je faire maintenant pour plus d'harmonie, en quoi je peux contribuer à ce que ça aille mieux ? ». Et chacun de trouver ses possibilités d'action, pour repenser la place de l'homme dans la nature, et la place de la nature dans l'homme.

Christophe DUBOIS

Contact : Aquascope - 060 21 13 63 - info@aquascope.be - www.aquascope.be

## Une balade « nature-cultures » pour déconstruire les représentations

À la demande du centre d'accueil de la Croix Rouge de Manhay, « Des Racines et des Ailes », Stéphane Noirhomme, guide-animateur nature indépendant, a plusieurs fois accompagné des balades invitant deux publics bien différents à se rencontrer : des demandeurs d'asile en centre ouvert et des « ceux d'chez nous ». Il raconte...

**Les** demandeurs d'asile sont en situation d'attente. Ces promenades dans la nature leur permettent de sortir de ce quotidien « en suspension », de se mettre en mouvement dans la rencontre avec les « locaux ». Une forme d'atelier autour de la forêt, l'eau, l'arbre, l'animal... pour respirer, observer, découvrir, apprendre et, par la force des choses, déconstruire ensemble les représentations.

Une de ces balades a eu pour thème « chasseurs-cueilleurs ». Chaque participant expérimentait en chemin plusieurs situations relatives à la chasse (approche silencieuse, rencontre avec des chasseurs, palabres...) et à la cueillette (récolte de fruits, détermination de plantes sauvages, discussion sur la comestibilité d'un champignon...) En milieu de balade, au cœur de la forêt, un cercle se forme afin d'entendre les consignes pour un affût (sans armes) solitaire et silencieux, avec pour seule mission d'observer d'éventuels animaux et écouter ses sensations.

Surprise ! Deux résidents du centre expriment leur panique : « Allons-nous rencontrer un lion ou un animal similaire ? ». S'en suit une discussion (annonçant les déconstructions) sur les véritables risques de la forêt vécue variablement comme lieu de fuite et de survie en milieu hostile, de ressources maigres, d'inaccessibilité ; avec une singulière peur de se perdre, de se faire mal, de faire de très mauvaise rencontre. Se révèle une forêt bien différente de celle qui est cultivée ici communément, comme un lieu de villégiature sensationnel de magies végétales et animales, aux découvertes sensorielles extraordinaires...

« Non, pas de lion, pas de bêtes vraiment venimeuses ou féroces. Juste des sangliers. Des sangliers !? Ce n'est pas dangereux ? Euh... » On se rassure. Chacun s'en va enfin pour un affût prolongé. On fixe le rendez-vous.

Au retour, chacun est invité à dire en quoi il se sent plutôt chasseur ou plutôt cueilleur. On s'écoute, on se reconnaît respectivement. On constate sans équivoque que chacun est singulier et que les tempéraments qui s'expriment sont loin d'être relatifs à une origine culturelle.

Un exemple cependant de tendance (culturelle ?) marquée chez ces personnes en fuite, arrachées des leurs, de leur chez eux : l'intérêt porté à la politique. Avec les demandeurs d'asile, c'est un sujet de conversation par excellence ! Que la nature (une forêt, une vache, un poisson, une prairie...) soit une occasion de parler politique en toute liberté : la belle veine ; de s'intéresser à la chose publique : formidable ! Pas avec la même vigueur pour tous bien sûr, mais toujours bien en contraste avec le mol intérêt cultivé par le citoyen local.

Une autre petite révélation encore : sur l'usage du téléphone portable. « Nous », on sait que le bon usage est de l'éteindre dans un moment de découverte. Mais on ne le fait pas pour autant. « Eux » non plus. Mais pour d'autres raisons. Ce serait n'avoir rien entendu de l'existence ici d'un demandeur d'asile, d'exiger qu'il éteigne le petit téléphone, alors qu'il reste en perpétuelle (longue, pénible, obligatoire) attente de nouvelles. De sa famille éloignée, de l'administration qui vient de le questionner sur ses chances de trouver enfin refuge, de l'ami qui est en passe d'obtenir, lui, enfin une réponse...

Stéphane NOIRHOMME

Contact : 04 341 04 67 - www.stephanoirhomme.be

